

nes : ce n'est pas la première fois que le christianisme a échangé sa grâce intérieure contre la pompe extérieure, et donné lieu à d'étranges méprises.

LVIII.

Souwaroff, qui était en manches de chemise, devant une compagnie de Kalmouks, faisant manœuvrer, criant, plaisantant, jurant contre les lambins, et donnant une leçon dans l'art sublime de tuer : — car ce grand philosophe, ne voyant dans l'humaine argile que de la boue, inculquait alors ses maximes, prouvant à toute intelligence martiale que la mort sur le champ de bataille valait une pension ;

LIX.

Souwaroff, quand il vit cette troupe de Cosaques et leur proie, se tourna, et, dirigeant vers eux son front couvert et son regard perçant : « D'où venez-vous ? » — « De Constantinople. Nous sommes des captifs échappés. » — « Qui êtes-vous ? » — « Ce que vous voyez. » Ce dialogue était laconique ; car celui qui répondait savait à qui il parlait, et était économe de mots.

LX.

« Vos noms ? » — « Le mien est Johnson ; celui de mon camarade, Juan ; les deux autres sont des femmes ; le troisième n'est ni homme ni femme. » Le général jeta sur la troupe un coup d'œil rapide, puis dit : « J'ai déjà entendu *votre* nom ; le second est nouveau pour moi ; il est absurde d'avoir amené ici ces trois autres personnes ; mais n'importe. Il me semble avoir entendu votre nom dans le régiment de Nikolaiew. » — « Précisément. »

LXI.

— Vous avez servi à Widdin ? — « Oui. » — « Vous conduisiez l'attaque ? » — « C'est vrai. » — « Qu'êtes-vous devenu depuis ? » — « Je le sais à peine. » — « Vous étiez le premier sur la brèche ? » — « Du moins je n'ai pas été lent à suivre ceux qui pouvaient y être. » — « Ensuite ? » — « Une balle m'é tendit par terre, et l'ennemi me fit prisonnier. » — « Vous serez vengé, car la ville que nous assiégeons est deux fois aussi forte que celle où vous avez été blessé. »

LXII.

« Où voulez-vous servir ? » — « Où vous voudrez. » — « Je sais que vous préférez les postes les plus périlleux, et je ne doute pas qu'après les maux que vous avez endurés, vous ne soyez le premier à attaquer l'ennemi. Et ce jeune homme au menton sans barbe, aux vêtements déchirés, de quoi est-il capable ? » — « Ma foi, général, s'il réussit en guerre comme en amour, c'est lui qui devrait monter le premier à l'assaut. »

LXIII.

— « Il le fera, s'il l'ose. » Ici, Juan s'inclina aussi profondément que le compliment le méritait. Souwaroff continua : « Par un heureux hasard, c'est votre régiment qui doit demain, ou peut-être ce soir, monter le premier à l'assaut. J'ai promis à divers saints que, sous peu, la charrue ou la herse passera sur ce qui fut Ismaël, sans être arrêtée par la plus superbe de ses mosquées. »

LXIV.

« Ainsi donc, mes enfants, à la gloire ! » Cela dit, il se retourna, et se remit à commander l'exercice dans le russe le plus classique, jusqu'à ce que tous les cœurs héroïques brûlassent d'une noble ardeur pour le pillage et la gloire : on eût dit un prédicateur qui, méprisant noblement tous les biens de la terre, hormis pourtant les dîmes, les exhortait à attaquer et à immoler ces païens, qui avaient l'audace de résister aux armées de Catherine, l'impératrice chrétienne.

LXV.

Johnson, qui, par ce long colloque, comprit qu'il était dans les bonnes grâces du général, se décida à adresser encore la parole à Souwaroff, bien qu'il le vit absorbé de nouveau par son amusement favori. « Je suis on ne peut plus reconnaissant qu'on veuille bien m'accorder de mourir l'un des premiers ; mais si vous aviez la bonté de nous assigner à tous deux notre poste, mon ami et moi nous saurions quels devoirs nous aurons à remplir. »

LXVI.

— « C'est juste ! j'étais occupé, et j'oubliais. Vous, vous

rentrerez dans votre ancien régiment, qui doit être maintenant sous les armes. Holà ! Katskoff (ici, il appela un aide-camp polonais), — conduisez monsieur à son poste, je veux dire au régiment de Nikolaiew. Le jeune étranger pourra rester avec moi ; c'est un beau garçon. On peut envoyer les femmes aux bagages ou à l'ambulance. »

LXVII.

Mais ici commença une espèce de scène. Les dames, qui n'étaient pas accoutumées à ce que l'on disposât d'elles d'une manière si nouvelle, bien que leur éducation de harem les eût prédisposées sans doute à la plus vraie des doctrines, l'obéissance passive, levèrent alors la tête, les yeux enflammés et pleins de larmes ; et, pareilles à la poule qui étend ses ailes sur ses poussins, elles étendirent leurs bras

LXVIII.

Sur les deux braves ainsi promus et honorés par le plus grand capitaine qui ait jamais peuplé l'enfer de héros immolés, ou plongé une province ou un royaume dans la douleur. O mortels insensés, pour qui l'expérience est vaine ! O laurier glorieux en effet, puisque, pour une seule feuille de cet arbre prétendu immortel, doit couler une mer sans reflux, une mer de sang et de larmes !

LXIX.

Souwaroff, qui avait très peu d'égard pour les larmes, et pas beaucoup de sympathie pour le sang, ne vit pourtant pas sans une légère ombre de sensibilité ces femmes, les cheveux épars, en proie à de sincères douleurs ; car, bien que l'habitude endurecisse contre les souffrances de millions d'hommes les cœurs qui font leur métier du carnage, parfois une douleur isolée pourra toucher même des héros, — et Souwaroff l'était.

LXX.

Il dit du ton kalmouk le plus tendre : « Parbleu, Johnson, comment diable avez-vous pu amener ici des femmes ? Il leur sera témoigné toutes les attentions possibles, et elles seront conduites en sûreté jusqu'aux fourgons ; par le fait,

ce n'est que là qu'elles peuvent être en sûreté. Vous auriez dû savoir que cette espèce de bagage ne convient pas : à moins qu'elles n'aient un an de ménage, je hais les recrues mariées. »

LXXI.

— « N'en déplaise à Votre Excellence, » répondit notre Anglais, « ce sont les femmes d'autrui et non les nôtres. Je suis trop au fait du service pour en enfreindre les règles, en amenant une femme à moi dans un camp ; je sais que dans une charge rien ne tourmente le cœur d'un héros comme de laisser après lui une petite famille.

LXXII.

« Mais vous voyez ici deux dames turques, qui, après avoir, ainsi que leur domestique, favorisé notre fuite, nous ont accompagnés dans ce déguisement à travers mille périls. Pour moi ce genre de vie n'est pas nouveau ; pour elles, frères créatures, c'est une position pénible. C'est pourquoi, si vous voulez que je combatte libre de toute préoccupation, je demande qu'elles soient traitées avec égard. »

LXXIII.

Pendant ce temps-là, ces deux pauvres filles, les larmes aux yeux, semblaient ne trop savoir quelle confiance accorder à leurs protecteurs ; leur surprise n'était pas moins grande ni moins juste que leur douleur de voir un vieillard, plus fou que sage dans son aspect, simplement vêtu, couvert de poussière, habit bas, avec un gilet qui n'était pas très propre ; de le voir, dis-je, plus redouté que tous les sultans du monde.

LXXIV.

En effet, comme elles pouvaient le lire dans tous les regards, tout semblait obéir à son moindre signe. Or, accoutumées qu'elles étaient à considérer le sultan comme une sorte de dieu, à le voir, resplendissant de pierreries, se prélasser dans toute la pompe du pouvoir comme un paon impérial (le paon, ce royal oiseau dont la queue est un diadème), elles ne pouvaient se figurer que le pouvoir pût se passer de cet accompagnement.

LXXV.

John Johnson, voyant leur embarras extrême, bien que peu versé dans la sensibilité orientale, leur offrit des consolations à sa manière; don Juan, beaucoup plus sentimental, jura qu'elles le reverraient à la pointe du jour, ou que toute l'armée russe s'en repentirait. Chose étrange! elles trouvèrent dans cette assurance quelque consolation, — car les femmes aiment l'exagération.

LXXVI.

Puis, après beaucoup de larmes, de soupirs, et quelques légers baisers, ils se séparèrent pour le moment, — celles-ci pour attendre, selon que l'artillerie porterait juste ou faux, ce résultat que les sages nomment hasard, providence ou destin — (l'incertitude est un des nombreux bienfaits hypothéqués sur les domaines de l'humanité), tandis que leurs chers amis allaient s'armer pour brûler une ville qui ne leur avait jamais fait de mal.

LXXVII.

Souwaroff, — qui ne voyait les choses qu'en gros, trop grossier lui-même pour les voir en détail; qui ne faisait pas plus de cas de la vie que d'un fétu, qui ne voyait que du vent dans les gémissements d'une nation en deuil, et, pourvu que la victoire lui restât, ne se souciait pas plus de la perte de son armée que la femme et les amis de Job ne s'occupaient de ses maux; — qu'étaient-ce pour lui que les sanglots de deux femmes?

LXXVIII.

Rien; — cependant l'œuvre de gloire se continuait dans les préparatifs d'une canonnade aussi terrible que celle d'Ilion, si Homère avait eu des obusiers sous la main; mais ici, au lieu de tuer le fils de Priam, nous ne pouvons parler que d'escalade, de bombes, de tambours, de fusils, de bastions, de batteries, de baïonnettes, de boulets; mots rudes que le gosier délicat de la Muse a peine à prononcer.

LXXIX.

O toi, éternel Homère! qui sus charmer toutes les oreilles, et même les plus longues, tous les âges, bien qu'ils soient si

courts, uniquement en maniant d'un bras poétique des armes dont les hommes ne feront plus usage, à moins que la poudre ne se montre beaucoup moins meurtrière que ne le souhaitent toutes les cours aujourd'hui liguées pour détruire la jeune Liberté; mais elles ne trouveront pas dans la Liberté une nouvelle Troie;

LXXX.

O toi, éternel Homère! j'ai maintenant à décrire un siège où plus d'hommes furent immolés avec des engins plus redoutables et par des coups plus prompts que dans la campagne dont tu as rendu compte dans ta gazette grecque; et cependant je dois reconnaître, comme tout le monde, que vouloir aller de pair avec toi serait aussi insensé à moi qu'à un ruisseau de rivaliser avec l'Océan; ce qui n'empêche pas que nous autres modernes, nous ne vous égalions dans le carnage;

LXXXI.

Sinon en poésie, du moins en fait: et le fait, c'est la vérité, ce grand *desideratum*, dont il faut pourtant retrancher quelque chose, toute fidèle et minutieuse que soit la Muse à décrire chaque acte. Maintenant, la ville va être attaquée; de grandes actions se préparent, — comment les raconterai-je? Ames des généraux immortels! Phébus n'attend plus que vos dépêches pour en colorer ses rayons.

LXXXII.

O vous, grands bulletins de Bonaparte! ô vous, liste longue et moins pompeuse des tués et des blessés! ombre de Léonidas, qui combattiez si vaillamment alors que ma pauvre Grèce était, comme aujourd'hui, cernée par ses ennemis! ô Commentaires de César! ombres glorieuses! pour que je n'y perde pas mon latin, communiquez à la Muse une portion des teintes si belles, si passagères, de votre pâlisant crépuscule!

LXXXIII.

Quand j'appelle « pâlisante » l'immortalité des armes, je veux dire que chaque siècle, chaque année, et presque chaque jour, est malheureusement forcé de donner naissance à quelque héros à la mamelle; lorsque nous venons à calculer

la somme des actes les plus utiles à la félicité humaine, ce héros n'est plus qu'un boucher en grand, qui a su en imposer à de jeunes cervelles.

LXXXIV.

Médailles, grades, rubans, dentelle, broderie, écarlate, sont choses éternellement inhérentes à l'homme immortel, comme la pourpre à la prostituée de Babylone; un uniforme est pour les jeunes gens ce qu'est un éventail pour les femmes; il n'est pas de goujat en habit rouge qui ne se croie le premier à l'avant-garde de la gloire. Mais la gloire est la gloire; et si vous voulez savoir ce que c'est, — demandez-le au pourceau qui voit le vent ¹²!

LXXXV.

Du moins il le *sent*, et quelques-uns disent qu'il le *voit*, parce qu'il court devant lui comme un pourceau; ou, si la simplicité de cette phrase vous déplaît, disons qu'il file devant lui comme un brick, un schooner, ou... — mais il est temps de terminer ce chant, avant que ma Muse se sente fatiguée. Le suivant sonnera un branle à mettre tout le monde en émoi, comme le bourdon d'un clocher de village.

LXXXVI.

Entendez-vous, à travers le silence de la nuit froide et lugubre, le mouvement des armées qui forment leurs rangs? Voyez ces masses noires qui se glissent sans bruit, et prennent position le long des remparts assiégés et de la rive hérissée du fleuve armé, tandis que la lueur incertaine des étoiles scintille à travers les sombres vapeurs qui se déroulent en pittoresques flocons. — Bientôt la fumée de l'enfer les couvrira d'un voile plus épais.

LXXXVII.

Arrêtons-nous ici pour un moment; imitons cette pause courte, mais terrible, qui, séparant la vie de la mort, glaça un instant le cœur de ces hommes, dont plusieurs milliers respiraient leur dernier souffle! Un moment! — et tout redeviendra plein de vie: la marche, la charge, les cris des deux fois rivales, hurra! et allah! — et le moment

d'après, le cri de mort étouffé dans le mugissement de la bataille.

NOTES DU CHANT SEPTIÈME.

¹ Le septième et le huitième chant contiennent une description étendue et détaillée du siège et de la prise d'Ismaël, avec force sarcasmes sur nos soldats mercenaires, ces bouchers en grand. Avec de pareilles opinions, ainsi développées, il est nécessaire, dans notre siècle de tyrannie et de philosophie, de jeter loin de soi le fourreau: je sais que j'aurai de terribles adversaires; mais il faut livrer la bataille, et le résultat en sera bon pour l'humanité, quoi qu'il en puisse arriver à mon pauvre individu. *B.*

² En 1790, le 50 novembre, on s'approcha de la place; les troupes de terre formaient un total de vingt mille hommes, indépendamment de sept à huit mille Cosaques. *Histoire de la Nouvelle Russie*, t. II, p. 201.

³ Ismaël est située sur la rive gauche du bras gauche du Danube. *Ibid.*

⁴ A peu près à quatre-vingts verstes de la mer: elle a près de trois mille toises de tour. — (Tous les détails relatifs à ce siège sont pris dans l'histoire ci-dessus mentionnée.)

⁵ James Thomson, auteur du poème des *Saisons*; *Jemmy* est un diminutif de James. *N. du Trad.*

⁶ Voir la farce *Love Laughs at Locksmiths*.

⁷ Jack est le diminutif de John, Gill de Gile, Will et Bill de William. *N. du Trad.*

⁸ Il y a dans le texte: « que nous avons tout à l'heure fait rimer avec *pith*. Ce dernier mot signifie *force*, *vallance*, et, dans la stance XVIII arrive à point nommé pour rimer avec Smith. *N. du Trad.*

⁹ Littéralement, fous, espèces de troupes qui, dans les armées turques, sont employées en enfants perdus. D'HERBELOT.

¹⁰ Charles-Joseph, prince de Ligne, était né à Bruxelles; envoyé en 1782, par l'empereur Joseph II, près de Catherine, il devint son favori; elle le nomma feld-maréchal, et lui donna un gouvernement en Crimée; il fut envoyé en 1788, pour aider Potemkin, au siège d'Oczakoff; il mourut en 1814.

¹¹ Les jeux de mots, les calembours, ne sont pas susceptibles d'une traduction littérale, et le traducteur doit, non les faire disparaître, car ce serait effacer un des traits de la physionomie du style qu'il reproduit, mais les remplacer par des équivalents. C'est ce que nous avons fait dans ce passage, comme dans quelques autres: *battu*, en anglais, s'exprime par *beaten*, ou *beat* par abréviation. *Beaten* est le mot grammatical. Byron, après avoir employé le mot *beat*, ajoute ou *beaten*, si vous tenez à la grammaire, chose dont je ne m'occupe guère, etc... Ici la traduction littérale eût été un non-sens. *N. du Trad.*

¹² Expression du Psalmiste.